

« Continuer et continuer à noircir des pages » : Victor Lévy-Beaulieu

Jean-François Bourgeault

Number 14, Winter 2007–2008

Têtes de Turc

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2537ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourgeault, J.-F. (2007). « Continuer et continuer à noircir des pages » : Victor Lévy-Beaulieu. *Contre-jour*, (14), 109–114.

« Continuer et continuer à noircir des pages » : Victor Lévy-Beaulieu

Jean-François Bourgeault

Et ça veut dire quoi accomplir de grandes choses ? Écrire cinquante romans-briques ? Je sais que pour toi, c'est ce que ça signifie. Moi, mon vieux, je n'y crois pas.

Steven à Abel, dans *Race de monde*

Convenons d'entrée de jeu que le jeune Steven était encore loin du compte. Cinquante romans-briques ? Si peu ? Alors qu'une bibliographie riche de près de quarante tomes transforme déjà ce sarcasme en une timide atténuation ? Une litote sans conséquence, une abréviation injurieuse pour un esprit condamné à expérimenter l'hémorragie *écrite* et incessante de lui-même ? « La pudeur de la force », selon l'admirable formule de Cioran, aucun écrivain n'en est au Québec plus dépourvu que lui, à qui l'exposition de la démesure est aussi consubstantielle que le jaune au canari ou la bêtise à la foule. S'il advient qu'il sollicite le silence, « le plus bavard de tous les mots » selon l'aphorisme d'Edgar Poe, c'est toujours dans l'angle du gnosticisme messianique qui a dominé une bonne part du dernier siècle littéraire. En en faisant le royaume tout aussi vide que promis en mémoire duquel les mots vibrent jusqu'à la défaillance,

proliférant jusqu'à se laisser assourdir par tout ce que la rage vaine de leur multiplication n'arrive pas à convoquer *en soi*, Beaulieu n'aurait-il pas trouvé la façon la plus subtile, la plus insidieuse de neutraliser le pouvoir du silence plutôt que de l'honorer ? Je le croirais presque. Ainsi, s'il n'y a jamais eu et s'il n'y aura jamais sans doute de détour vraiment mystique chez l'auteur de *Don Quichotte de la démanche*, c'est moins par indifférence naturelle que parce qu'il s'est doté sur ce plan d'un inquisiteur interne, et ce, dès l'origine. Intervenir au nom du silence excessif — ou de la « souveraine poésie », comme il l'écrira dans son *Monsieur Melville* —, et donc circonscrire cette prédisposition au retrait, à la retenue, à l'avarice de soi, voilà après tout le rôle unique du majestueux et grotesque « poète de la crasse » : Steven, celui qui se croit « indigne d'écrire autrement que par le silence », et chez qui viennent se briser d'indigence les milliers de pages noircies par le frère ennemi, aux phrases aussi irrépressibles qu'inachevées. Dialectique commode, s'il en est ! Puisque tout au long de l'œuvre Abel n'arrive jamais à soustraire ses phrases fourmillantes au souvenir de la réprobation muette de Steven, quiconque voudrait stigmatiser du dehors cette tendance à l'enflure se trouverait relégué au rang de mauvaise conscience *superfétatoire*, seconde, et par là inutile. Autrement dit, chez qui, comme Beaulieu, a déjà détruit en lui (du moins en apparence) toute velléité de complaisance par l'élection d'un juge frappant d'insuffisance chacune de ses phrases, le silence en déficit devient la paradoxale matrice qui autorise l'abondance de l'écriture, plutôt que le surplomb intraitable dont l'ombre couvre les mots et les mène vers la rareté.

« Je croyais par l'écriture arriver au silence mais le silence même n'est encore qu'un peu de *mots nauséabonds*. » (Je souligne.) Une bonne part du sens de l'univers si souvent scatologique de Beaulieu ne tient-il pas dans l'adjonction de ces deux derniers termes, qui scellent l'union définitive du verbe et de la déjection ? D'un bout à l'autre — un défilé de suppurations, un théâtre de sécrétions, une passion à explorer par l'intermédiaire de ses personnages toutes les variantes ruisselantes du fétide, comme pour sanctionner la phrase de Ceronetti voulant que « les parties du corps où il y a le plus d'odeur sont celles qui renferment le plus d'âme ». Des vomissures sanguines aux « éjaculations de blanc-mange »

dans *Race de monde*, des boyaux relâchés du père mourant dans le *Joyce* aux miasmes intimes dont s'enivre le narrateur d'*Un rêve québécois*, rien ne manque lorsqu'il s'agit d'affirmer la suprême autorité des orifices. On comprend du reste cette obsession du déferlement des glandes lorsqu'on se souvient qu'il n'est qu'une traduction symbolique du grand Sphincter Éternellement Ouvert, par où chez Beaulieu sortent en trombe autant de mots qu'il est nécessaire pour parvenir à l'épiphanie du « nauséabond » — une putréfaction du silence, un presque-silence fait de vocables malodorants, dont l'écrivain n'est jamais plus près que lorsqu'il se délecte secrètement de ses propres nausées.

Ainsi le juge qui flagelle d'une main peut-il donner sa bénédiction de l'autre. Selon une logique éprouvée, le négatif devient un généreux pourvoyeur de formules n'exigeant presque rien en retour de ses largesses — presque rien, sinon, peut-être, un aveu lassant de stérilité de temps à autre, l'écrivain gémissant alors au centre de mots qui sont pour lui comme ces sauterelles noires pourvues d'un dard que le ciel vomit sur les pécheurs dans l'Apocalypse, c'est-à-dire une nuée parmi laquelle, fatigué des mots qui sont sa vie, « il cherchera la mort sans la trouver, il désirera mourir et la mort le fuira ». Ainsi par exemple Beaulieu peut-il écrire, ici comme chaque fois qu'il n'arrive plus à se retenir et se rue vers son pupitre : « et ça s'acharne à écrire même quand, comme ce soir, pas un mot ne vient sur la feuille, comme s'il s'agissait d'un mécanisme secret où le ça qui rédige n'a plus rien à voir », certain de toute évidence qu'une phrase qui se retourne platement contre elle-même vaudra toujours mieux qu'une phrase non écrite.

La vocation littéraire, qui au Québec a cherché à l'incarner autant que lui ? Selon l'intuition d'Arendt, le fait décisif du dernier siècle fut bien la capitulation de la valeur d'immortalité devant le « souverain bien de la vie », d'une vie désormais laissée à elle-même, dans la jouissance inquiète de sa propre immanence. À quoi devait répondre, en guise d'*analogon* littéraire de cet abandon, la désintégration progressive de la projection vers « l'œuvre » au profit d'une élection de « l'écriture » perpétuelle comme souverain bien. Aussi pompeuse qu'ait pu être son évocation, aussi fantasmatique qu'ait pu être sa réalisation effective,

« l'œuvre » imposait néanmoins chez qui se vouait à elle l'idée d'un *achèvement* possible de son activité. À l'opposé, « l'écriture » en littérature est née de la volonté chez l'écrivain d'amortir cette dette envers sa propre mort possible, sa fin, son terme, son congé, tous mots qui, avouons-le, ne le hantent autant depuis que parce qu'ils n'ont plus guère justement qu'une consistance fantomatique et ne menacent en rien sa volubilité. Si l'on va au-delà du cortège de vocables sacrificiels qui la justifie habituellement, « l'écriture » est surtout le prétexte idéal pour préserver en soi la bonne conscience d'être intarissable. Soit : écrire à tout vent, à tout moment, sans jamais faiblir, immunisé contre les baisses de régime par la certitude que le cas échéant, si le doute en vient à corrompre la vélocité de cette cavalcade, on pourra toujours, ô joie !, le prendre pour objet afin d'écrire sur l'impossibilité d'écrire. « Il n'y avait pas de solution à l'écriture sinon celle de continuer et de continuer à noircir des pages, question de noyer le poisson en soi. Mais cela n'arrivait pas, ne pouvait arriver. Cela avait été trop simple et Abel avait rapidement compris qu'il n'en allait jamais ainsi : plus on écrivait et plus on se sentait obligé d'écrire, et moins on comprenait ce qui se passait en soi et hors de soi, comme si tout finissait par se brouiller, le rêve et le réel. »

C'est peut-être à ce point, par ailleurs, pressentant l'exagération de cette compromission *exponentielle* dans laquelle il s'enfonçait, que Rimbaud a fui vers l'Abyssinie ; et peut-être aussi là que Cioran a choisi de se taire après *Aveux et anathèmes*, dans la conscience de déjouer au dernier moment cette loi de l'inépuisable à laquelle l'époque voulait qu'il se conforme, à un vieil âge où l'on a vidé depuis longtemps son répertoire de virtualités futures, où cette résiliation de contrat est encore plus significative d'être gratuite. Rien de tel ne semble pourtant envisageable dans le cas de Beaulieu, engoncé pour toujours dans son rôle de mastodonte en expansion, auquel, du reste, le ramènent constamment des journalistes qui se sont récemment extasiés devant les quelque mille pages d'un *Joyce* dont l'obésité suffisait à acheter leur admiration publique, avant même qu'ils en aient lu une ligne. Suis-je en train de jouer une imposture contre une autre ? En opposant le fétichisme du rare au culte de l'ébullition verbale, le prestige de la constipation à la pratique

de l'incontinence, oubliai-je que la dévotion pour le peu n'est sans doute qu'une supercherie tout aussi fausse que l'autre ? Et que l'une des rares fois où Valéry a sombré dans l'emphase, par exemple, est précisément le moment où il voulut surenchérir dans l'ascèse, en conférant aux résultats de celle-ci, par pure *croyance*, un plus haut coefficient d'éternité que le laisser-aller des mots sans frein ni remords ? « Si vous saviez tout ce que je me suis interdit, adjuge-t-il dans un aphorisme, vous admireriez ce que je me suis permis. » *And yet, and yet...* Aucun cimetière de possibilités défuntes n'a jamais conféré quelque plus-value que ce soit à celles qui ont échappé au saccage perpétré par un esprit sévère. Le vide immense où surnagent quelques vers sauvés des eaux, chez un Du Bouchet, parodie davantage l'épreuve du silence, à mes yeux, qu'il ne la prouve, à l'instar de je ne sais combien de recueils ou romans actuels mettant sur le compte du désir « d'aller droit à l'essentiel » leur vitalité déficiente.

Autre chose est à l'origine de ce court essai d'exorcisme. De son alter ego Abel, Beaulieu écrit « qu'il avait pris l'habitude d'oublier [ses livres] dès qu'il avait fini de les écrire ». Se délester périodiquement de ce que l'on a été, profiter des avantages de l'amnésie pour se recommencer sitôt qu'un autre espace exige sa création, se régénérer en tant qu'avatar sans être plus qu'il ne faut débiteur des corps qu'on a traversés, voilà sans doute l'inconcevable capacité d'éclipse périodique qui me fascine... et me répugne tout à la fois. Avec Jean-Baptiste Botul, écrivain qui eût tenu son apparition livresque pour une sorte d'indécence, « je n'ai pas l'angoisse de la page blanche, mais la terreur des pages noircies ». Je ne saurai jamais pardonner aux mots que j'ai pu écrire de me voler la possibilité de les écrire à *neuf*. Être poursuivi par ses traces, être privé d'une virtualité lors même que celle-ci était peut-être la plus nécessaire à son être, comment supporter cette horripilante *diminution* de soi par son propre passé ? Du moment que ces phrases anciennes sont là, ineffaçables, elles peuvent témoigner en faveur d'une irrémédiable stagnation, elles nourrissent une *paranoïa des artefacts*, elles risquent de me muséifier sans vergogne. Infatigables et pullulantes Furies, elles proscrivent dans l'ombre leur reproduction, ne laissant peut-être qu'un champ toujours plus étroit de virtualités de *second ordre* pour quiconque craint la répétition comme

une forme de déchéance, comme la preuve que l'on n'arrive plus à se libérer de « l'oppression d'être soi-même » (Valéry). Nos archives ont des droits sur nous plus que nous en avons sur elles. Quiconque écrit comme s'il posait lui-même à l'aveuglette de plus en plus de pièges dans une nuit où il risque à tout moment de se laisser prendre, sans savoir s'il avance ou revient sur ses pas, celui-là est des miens. Du seul fait qu'il craint comme un outrage d'être une seconde fois ce qu'il a été, et retire de cette « terreur des pages noircies » une morale de la concision, il sombre peut-être, en définitive, dans une erreur aussi trompeuse que les variantes de gigantisme littéraire. Peu importe. S'exonérer soi-même de son passé, comme Beaulieu y parvient chaque fois que se gonfle en lui l'incontrôlable tsunami de « l'écriture », est une vertu qui m'est si contraire que je ne peux qu'en subir le pouvoir... de loin. Raison, sans doute, pour laquelle l'œuvre de ce professionnel de la disproportion m'habite obsessivement sans que je la fréquente outre mesure (comme à peu près tout le monde d'ailleurs), un peu comme d'anciens seigneurs chinois avaient l'habitude de laisser un pavillon vide au bout de leur demeure, en honneur d'un étranger tapageur dont le séjour, pour notre bien, ne saurait provoquer qu'une irritation continuelle.